

Je n'ai pas eu le choix de faire autrement. Permettez-moi une question sir. N'est-ce pas vous qui êtes connu sous le nom de John l'ermite ?

Le vieillard baissa la tête et demeura quelque temps silencieux. Pendant cet intervalle un frisson parut le faire tressaillir, sa poitrine comprima un soupir demi-étouffé.

Le jeune voyageur le regardait avec un intérêt sympathique, tout en se demandant quel terrible événement avait pu pousser cet homme à vivre dans cet obscure et triste solitude. Un moment il regretta ses dernières paroles, craignant qu'elles n'eussent ouvert involontairement quelque plaie mal cicatrisée dans l'âme du pauvre ermite.

Il avait beaucoup entendu parler de ce *Vieux John* ; on le dépeignait comme un homme étrange, mais bon et pacifique. Les sauvages en avaient une crainte superstitieuse ; ils lui attribuaient une puissance surnaturelle, et n'approchaient jamais de sa cabane ; ils n'osaient même s'aventurer sur la colline où elle était bâtie.

Après un long silence, le vieillard releva la tête, et répondit à la question du jeune homme :

—Oui... je suis le *vieil ermite* pour tous ceux qui me connaissent un peu. Cependant, je ne suis pas un anachorète, un reclus, comme vous paraîsez le croire.

Le jeune homme promena ses regards autour de lui, comme pour chercher les compagnons qui partageaient la solitude du vieillard.

Ce dernier l'observait en souriant :

—Non, poursuivit-il, vous ne verrez ici ni femme, ni enfants, ni famille ; et pourtant je ne suis pas seul : regardez bien autour de vous ; qu'aperçoit-on ?

—Pas grand'chose, si ce n'est le désert sombre ;... la montagne : toute cette nature est belle et grandiose, mais monotone. Là bas, la rivière étincelle au soleil ; à la longue, ces reflets fatiguent, ce sont toujours les mêmes,

—Oui ! oui ! enfant ! Cette région ressemble à son Créateur, elle ne change jamais.—C'est bon, bien bon ! ce qui ne change pas.—Vous aimez la nouveauté, jeune homme ? regardez-moi ; j'ai été jeune comme vous, . . . mais j'ai changé. Ma vie a changé encore plus que ma personne.—Vous êtes heureux maintenant ; en quoi ! voudriez-vous changer ? pour avoir quoi ? du malheur ? Gardez-vous de devenir indifférent aux bienfaits dont vous a comblé la Providence ; faites comme les oiseaux de ces forêts ; ils sont toujours contents et ne changent jamais. Voyez ce miroir argenté de la rivière ; toujours le même lit paisible, les mêmes ondes murmurantes, la même fraîcheur enchantée. Depuis bien des années je la contemple, je l'aime, je rêve au bruit de sa voix immense ; elle n'a pas changé : la trouvez-vous moins belle pour cela ? Jeune homme ! Dieu vous garde d'avoir à regretter ce qui était, mais qui n'est plus !

—Votre langage, sir, conviendrait à peindre une existence pleine d'éclat, de jeunesse, de félicité : mais il y a des cas, où je suppose que le changement serait bon et désirable. Prenons votre position elle-même pour exemple ; croyez-vous que rien ne pourrait la rendre plus heureuse ?

—C'est mon opinion. Mais excusez-moi, jeune homme, je me livre à des pensées rustiques et trop naïves pour un homme civilisé comme vous ; et j'oublie de vous demander quel est le but de votre visite : car vous venez du Fort, je suppose ?

—Je suis le lieutenant Henry Marshall.

—Ah oui ! je me souviens de vous avoir vu passer dans la vallée, il y a une dizaine de jours ; mais vous étiez si loin, qu'aujourd'hui je n'aurais pu vous reconnaître. Où sont vos hommes ?

—Ils sont tous morts.

—Que me dites-vous là ?

—Oui ; nous avons été surpris par une troupe de Sauvages dans la *Passe du Sud* ; moi seul ai pu m'échapper pour aller porter cette triste nouvelle au Fort. Une triste nouvelle, sir ; en vérité, une triste nouvelle !

Et le jeune officier poussa un soupir en songeant à ses malheureux compagnons d'armes.

—A quelle tribu appartenaient les assaillants ?

—Je ne sais pas : il me semble que c'étaient des Pawnies. Wontum, un de leurs chefs, a juré de me tuer, et d'enlever ma femme avec mon enfant ; pourtant je ne l'ai pas aperçu parmi les Indiens ; mais je suis convaincu qu'ils agissaient d'après ses ordres.

—Non, il a traversé la Vallée derrière Laramie, il y a trois jours.

—Est-il possible... ? Et... était-il seul ? demanda Marshall avec animation.

—Non : ses guerriers étaient avec lui, — tous peints en guerre, prêts pour le sang.

—Ils étaient nombreux ?

—Au moins trois cents.

—Et peints en guerre... ? murmura Marshall. Etes-vous certain que Wontum les conduisait en personne ?

—Je ne pourrais en répondre positivement, car ils étaient à grande distance. Mais, soit parce qu'ils étaient peints en guerre, soit pour plusieurs autres raisons, je suis convaincu que c'était la bande de Wontum.

Henri Marshall poussa un profond soupir et devint très-pâle ; au bout d'un instant le sang monta à son visage, il pressa son front entre ses deux mains. Le vieillard qui l'observait lui dit :

—Pensez-vous que réellement, ils aient l'intention d'attaquer le Fort ?

—Oui, et je tremble pour les suites ; car la garnison est si faible !

—Oh ! elle se défendra bien un peu, dans tous les cas ; si je ne me trompe, vous craignez bien davantage pour les *Settlers* que pour les soldats ?

—Je ne pourrais dire si j'ai plus de sollicitude pour les uns que pour les autres, mais, à ce moment, j'ai un poids énorme sur la poitrine ; mon absence est peut-être un acte de lâcheté qui livre ma femme et mon enfant aux chances des plus terribles dangers.

—Ne sont-ils pas en sûreté dans le Fort ?

—Oui ; du moins, je le suppose. Je n'ai aucune raison pour les croire en danger, et pourtant je suis oppressé par un pressentiment sombre : s'il leur arrivait malheur, je n'y survivrais pas.

—Gardez-les bien, jeune homme, ces trésors... une fois perdus on ne les retrouve plus ! répondit le vieillard d'un ton pénétré, pendant qu'une larme tremblait au bord de sa paupière.

—Certainement je voudrais les sauvegarder ; c'est le but unique de mon existence ; mais il faut que je sois partout à la fois. Si je me suis arrêté ici jusqu'à présent, c'était pour procurer à mon pauvre cheval quelques moments de repos : je ne l'ignore pas, les moments sont précieux.

—Il y a de grands dangers à courir d'ici au Fort. La vallée est pleine de coquins altérés de sang.

—Il faut que je marche, quand même les sentiers fussent-ils hérissés de serpents à sonnettes, il faut que je leur passe sur le corps.

—C'est noblement parler, mon jeune ami, je vous félicite de votre courage, mais vous ne partirez pas seul ; c'est impossible.

—Qui voudrait venir avec moi ? qui voudrait partager de tels périls ?

—Moi.

—Eh quoi ! vous laisseriez pour moi, votre solitude si paisible, si sûre ?

—Je ne suis pas aussi solitaire que vous le croyez ; je consacre une bonne portion de mon temps à secourir les malheureux voyageurs.—Encore une fois, vous ne pouvez pas traverser la vallée : je serai votre guide dans la montagne, la seule voie qui reste praticable.

—Et je vous tiendrai compagnie, aussi sûr que mon nom est Jack Oakley ; dit d'une voix hardie un nouvel arrivant.

Le vieil ermite lui tendit la main en signe de bienvenue, et lui demanda :

—Nous rapportez-vous quelque nouvelle d'importance ?